

La fosse aux serpents

Barbara Brèze

Numéro 82, automne 1999

Scènes de la vie gaie

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/13548ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Brèze, B. (1999). La fosse aux serpents. *Moebius*, (82), 13–18.

BARBARA BRÈZE

*La fosse aux serpents **

Pour le soir de sa rencontre avec Albertin, Berdache avait transformé son salon en une chambre baudelairienne. Une sorte de mariage entre le ciel et l'enfer. Des tissus roses recouvraient les murs, de lourdes tentures tombaient autour de l'immense bloc de pierre oblique où Berdache s'étendait nu pour méditer, dans la position de la célèbre sculpture de l'Hermaphrodite endormi. Le silence était rond et noir dans la chambre lorsque Albertin arriva avec son panier de cadeaux vivants et le tableau de celui qu'il allait bientôt prendre pour amant. Tout habillé de noir, Albertin avait maquillé ses yeux de rimmel et peint ses ongles de vernis écarlate. Les vipères venaient de muer: leur nouvelle robe d'écailles était douce comme une peau de bébé.

Berdache regarda Albertin et son cœur s'emballa à la vue de cet homme grand et sombre, qu'enveloppait quelque chose d'étrange et de merveilleux. Ses gestes élégants séduisaient. On aurait dit un vampire. En même temps, il dégageait quelque chose de triste, comme s'il y avait un grand vide au fond de lui.

Albertin trouva Berdache fidèle à son portrait. Luna avait bien rendu la lumière blonde qui rayonnait de son corps. L'aura d'un ange. Il était beau à faire peur, d'une candeur à peine sortie de l'enfance. Il portait une longue robe blanche vaporeuse, mais qui ne ressemblait aucunement à une robe de femme. On aurait plutôt dit la robe d'un saint dans son icône, ou celle d'un ange que le paradis lui offrait à travers les nuages.

Ils se souriaient l'un à l'autre, heureux de se plaire déjà. Albertin posa son panier; les vipères commençaient à s'agiter dans les odeurs de musc et d'encens

qui rôdaient dans la pièce. Albertin se dépouilla de son manteau et déballa la toile de Luna. Il la lui offrit en silence. Ni l'un ni l'autre n'avaient jusqu'à maintenant prononcé un seul mot, ne communiquant que des yeux et en se souriant. Enfin Berdache quitta les yeux ensorceleurs d'Albertin pour se contempler dans son portrait.

— Elle a du talent, cette Luna. Là, c'est le Berdache du jour. À toi, je montrerai le Berdache de la nuit.

— Ça tombe bien, j'ai toujours préféré la lune au soleil.

— Tu te passionnes aussi pour les serpents, m'a-t-on informé?

— En effet, mes quatre maîtresses sont des vipères. Je les ai apportées avec moi. Elles te donneront des sensations délicieuses et affolantes. Tu aimes le danger?

— Depuis ma naissance. On m'a aussi dit que tu collectionnes les anges.

— Je suis plutôt malchanceux en amour. Je voyage beaucoup et suis friand d'aventures. Malheureusement, la passion ne dure jamais. Pour me consoler, j'achète un ange que je rapporte de chaque pays visité. Tu devrais venir voir ma collection. Mes vipères les adorent!

— Alors elles m'aimeront. Luna ne t'a pas dit que j'étais un ange? Un ange déchu, vivant dans l'enfer d'un corps qui n'est ni homme ni femme, mais les deux à la fois. Je sais que tu préfères les hommes et moi de même. Alors mon âme sera mâle cette nuit, dans un corps bien imparfait pour te servir. Tu peux me prendre uniquement par derrière si c'est ça que tu aimes. Je ne t'en demanderai pas plus. Mais avant, je t'offre un petit fortifiant?

— J'aime bien les zombies. Tu sais les faire?

— C'est une boisson qui va bien avec ta personnalité. Attends, je reviens.

Berdache cessa de contempler son portrait qu'il posa sur l'un des nuages suspendus au plafond. L'ange sembla voler vers la cuisine tant on aurait dit que ses pieds ne touchaient pas le sol. Il revint quelques minutes plus tard. Albertin n'avait conservé que son

rimmel et le vernis écarlate de ses ongles. Berdache le trouva si beau et terrifiant qu'il en eut le souffle coupé. Un grand frisson le parcourut. Il se sentait comme les glaçons qui dansaient en diminuant dans les verres de zombie, il fondait tandis que son cœur semblait subitement s'être logé entre ses jambes. Albertin lui parut encore plus colossal lorsqu'il lui offrit son verre. Berdache s'alluma comme un enfant devant ce superhomme dont la lance éblouissante se levait déjà tel le soleil saluant le jour. La rosée de l'amour perlait entre les jambes de l'hermaphrodite, en même temps que son petit poignard se dressait contre sa robe.

Ils burent d'abord, ne se caressant que du regard. Lorsque l'alcool s'installa dans leur sang, Berdache dit à Albertin d'aller l'attendre dans la chambre et de ne sortir que lorsqu'il entendrait la musique.

Le *Requiem* de Mozart meubla le silence. Albertin pénétra dans le salon assombri qui baignait dans des traînées de lueurs orangées gravitant autour de la pierre sur laquelle Berdache reposait nu, de dos, comme dans son portrait. Il avait pris la pose de l'Hermaphrodite endormi. Albertin admira son dos parfait, ses hanches d'adolescent et ses fesses rondes. Berdache dégageait une candeur pubescente, rappelant celle des anges déchus, narcissiques à l'extrême dans leur sexualité infantile. L'hermaphrodite reposait comme dans la mort; sa peau irradiait, pareille à celle d'un cadavre enduit d'une poudre d'étoiles.

Les lueurs d'arc-en-ciel se métamorphosèrent en flammes vives, léchant et engouffrant la pierre. Dans cette gueule d'enfer reposait l'ange lorsque Albertin souleva le couvercle du panier. Le *Requiem* envahissait toute la pièce et Albertin se demanda si cette musique funèbre serait propice aux vipères habituées à être charmées au seul son de sa flûte.

Il s'avança suivi des vipères, monta sur la couche de Berdache et s'étendit derrière lui. Les lumières rouges et jaunes les happèrent; ils brûlaient de désir sur ce qui ressemblait maintenant à un sarcophage de feu, leurs chairs ravagées de passion. Albertin étreignit l'Ange et fut parcouru d'un grand frisson et d'une joie

si terrifiante qu'il en négligea ses vipères. Jamais pareille émotion ne l'avait autant ébranlé, pas même les merveilleuses caresses de ses petites amoureuses rampant sur lui. Berdache et la musique remplissaient le vide immense qui lui trouait le cœur. Il passa la main sur le dos velouté de l'ange et pleura tant l'extase qui se propageait en lui était glorieuse.

Il embrassa d'abord sa tête aux cheveux bouclés, les omoplates saillantes comme des seins sans bouton avant de plonger sa bouche dans le ravissement des fesses. Berdache dégageait une odeur de poudre et de terre et restait impassible comme la statue qu'il personnifiait. La langue d'Albertin fit feuille de rose à son étoile. Sa verge, raidie à en devenir douloureuse, frémissait, ivre des jardins secrets de l'étoile. Et ce fut comme l'aurore au printemps lorsqu'il passa la frontière du jardin moelleux et étroit pour s'installer, dur et dardant, au pays souterrain de l'ange. D'abord il resta là, sans bouger, tant la joie était grande de se sentir ainsi étranglé d'amour et de chaleur. Puis ce fut comme s'il étouffait et, pour s'oxygéner de nouveau, le guerrier de passage tambourina son désir sans le retenir. Le sang battait fort dans sa verge, comme s'il voulait lancer des coups de canon et, lorsqu'il s'empara du petit pénis de Berdache, il crut tenir le ciel dans sa main. Il se sentait fiévreux, délirant dans la tristesse de la musique; sa main jouissait autant que sa queue lorsqu'elles allaient et venaient en cadence dans un mouvement de marée. Chaud, il faisait si chaud dans l'ancre de l'ange qu'Albertin crut être descendu aux enfers. Mais lorsque la belle petite pine de Berdache sursauta, pleine à craquer dans sa main, l'enfer des terres-jaunes lui ouvrit du même coup la porte du paradis.

Ils se reposaient des séismes de leurs corps. Albertin restait collé au dos de Berdache, l'enlaçant et lui caressant les cheveux. Il avait tout oublié des vipères qui, durant ce temps-là et après maintes tentatives, avaient réussi à grimper sur la pierre. Albertin sentit leur peau froide contre lui. Il tressaillit d'un bonheur différent, un bonheur de plénitude, car il se délectait du corps de l'ange en même temps que ses petites amoureuses

le caressaient avec leur robe d'écaillés neuve. Il était prêt à enculer Berdache une deuxième fois. Alors il se positionna devant la caverne de l'ange. Il bougea et les vipères s'énervèrent. Habituees à folâtrer sur un Albertin immobile comme dans la mort — sauf pour son oiseau qu'elles considéraient un peu comme leur propre enfant —, elles s'énervèrent, car l'enfant à couvrir avait disparu dans l'arrière-boutique de l'ange.

De leur langue en fourche, les vipères goûtèrent partout le corps d'Albertin afin de retrouver le coquin, mais en vain. Alors elles le quittèrent pour s'aventurer vers l'ange, qui eut un grand soubresaut en sentant les vipères froides glisser sur lui.

— Ne bouge pas, elles ne te feront pas de mal, lui dit Albertin pour le calmer.

— Je ne peux pas, j'ai peur de leur langue qui me cherche partout.

— C'est leur façon de faire connaissance. Elles te disent qu'elles t'aiment, voilà tout.

— Ah! mon Dieu, l'une d'elles s'amuse entre mes jambes. Elles ne sont pas venimeuses, au moins?

— Une seule l'est. Je te l'ai dit, j'aime le danger. Mais les vipères ne m'ont jamais mordu, n'aie pas peur. Laisse-toi aller à leurs caresses pendant que je te remplis. Tu ne connaîtras jamais pareille félicité.

Ce disant, Albertin le ramona à grands coups tandis que les vipères affolées perdaient prise sur le corps secoué de Berdache. L'une trouva le sexe étrange. Hélas! elle ne reconnut pas d'odeurs mâles familières lorsqu'elle s'enfonça dans le tunnel de la morte et elle s'affola de cette nouveauté toute féminine. Elle le mordit et l'ange en cria de douleur et de ravissement. Jamais, au grand jamais, sensation ne fut plus forte, jamais orgasme ne l'avait secoué aussi brutalement et divinement. Albertin pouvait aller se rhabiller, c'était la vipère qui lui avait ouvert les portes du paradis. L'ange s'engourdisait mollement; il ne sentait même plus les coups d'Albertin qui éjaculait, chaud et gluant, en lui.

L'hermaphrodite s'était endormi dans sa pose favorite, entouré des vipères qui le vénéraient soudain comme s'il fût devenu leur nouveau dieu.

Lorsque Albertin s'aperçut du malheur, il enfila vite ses vêtements, ramassa ses petites amoureuses et les remit dans leur panier. Il déguerpit dans la nuit, laissant l'*Agnus Dei* reposer dans sa gueule d'enfer encore vibrante de chants funèbres.

* Ce texte est extrait d'un recueil à paraître sous le titre *L'hermaphrodite endormi* aux éditions Guzzi.